

Edgar Morin, au miroir de l'autobiographie

Chapeau : A l'occasion de la parution récente du livre, *Les souvenirs viennent à ma rencontre*, il nous a paru intéressant de revenir sur l'œuvre du presque centenaire Edgar Morin et sur la part essentielle qu'y tient la démarche autobiographique, tant pour elle-même que dans la réflexion et l'élaboration théorique de ce grand penseur.

Un livre de souvenirs

Comme l'indique assez le titre *Les souvenirs viennent à ma rencontre*, il ne s'agit pas dans ce dernier ouvrage d'une autobiographie construite articulant ses parties selon une progression chronologique rigoureuse mais plutôt d'un recueil de souvenirs, tels qu'ils surgissent dans l'esprit de l'auteur, l'un tirant l'autre, celui-ci permettant d'ouvrir telle parenthèse, celui-là ramenant en arrière et évoquant d'une autre façon tel épisode déjà évoqué.

Un premier chapitre, très symptomatique, évoque les diverses occasions où Edgar Morin s'est trouvé personnellement confronté avec la mort : les souricières en 1943 et 1944 que le jeune résistant a évitées, averti par un mystérieux sixième sens ; l'endormissement sur une autoroute allemande ; les graves maladies et les séjours hospitaliers au Mount Sinai Hospital à New York en 1962 et à l'Hôpital du Val-de-Grâce en 2014... Mais toutes celles-ci ne lui apparaissent que comme des répétitions des confrontations premières, celle de l'enfant quasi mort-né qu'il fut, étranglé par le cordon ombilical et miraculeusement sauvé, celle, terriblement traumatique, de sa mère lorsqu'il avait 10 ans, celle d'une fièvre mystérieuse qui a failli l'emporter l'été qui a suivi. Et il attribue à cette résilience fondamentale la force de vie qui l'a porté tout au long de son existence jusqu'au très grand âge qu'il atteint aujourd'hui.

Dans la suite, les souvenirs apparaissent classés selon un ordre que l'on pourrait dire simplement chronologico-thématique. On progresse globalement de l'enfance vers la vieillesse mais des chapitres thématiques, géographiques ou concernant des personnes s'intercalent, dans lesquels est tirée la pelote de tous les souvenirs, quelle qu'en soit l'époque, concernant le sujet évoqué. Il ne veut rien oublier de ce qui lui revient. Le procédé en devient parfois un peu fastidieux lorsqu'il tourne au catalogue, s'efforçant d'évoquer tous les lieux visités, tous les colloques ou initiatives auxquels il a participé, toutes les personnes croisées...

Il y manifeste son extraordinaire présence au monde, aux événements politiques et à la vie des idées, tout au long de son siècle. Des analyses se détachent : celle du Front Populaire et du basculement des pacifistes vers le risque de collaboration ; des procès soviétiques de l'après-guerre et du devenir des intellectuels communistes dans le temps de la Guerre Froide ; de la lutte entre messalistes et FLN au cours de la Guerre d'Algérie ; de la chute de l'Union Soviétique et du crève-cœur yougoslave... Il nous offre aussi de nombreux portraits attachants, dans les milieux les plus variés, de figures connues et d'autres qui le sont moins, des militants politiques, des penseurs ou des universitaires, des personnages atypiques aussi, comme tel curé mystique et un peu dérangé, telle comtesse italienne ou duchesse écossaise. S'y ajoutent les souvenirs, toujours incandescents, des femmes qu'il a aimées dans le temps long comme lors de rencontres brèves mais marquantes. S'y lisent aussi de belles évocations de lieux : on retiendra particulièrement celle de Berlin qu'il a visité de nombreuses fois, dans les ruines de 1945, au temps de la glaciation stalinienne puis du mur, enfin dans les années d'après la réunification ou celle de New York, également magnifiquement décrite.

La description des communautés intellectuelles et de vie auxquelles il a participé est passionnante : la communauté de la rue Saint-Benoît et les moments intenses qu'il a partagés avec Marguerite Duras, Robert Antelme et Dionys Mascolo, non pas « un ménage à trois » mais

« un triple noyau d'amour » infusant sur les autres proches, dans une sorte « de communisme de vie et d'esprit » ; l'équipe de la revue *Arguments* (1956-1962), un bouillonnement intellectuel plein de promesses, mais qui s'est éteint face à la prévalence du structuralo-marxisme dominant dans les années suivantes ; le CNRS, où, entré dès 1951, il parvient à développer ses propres recherches souvent peu académiques dans une liberté de fait qui ne serait certainement plus possible aujourd'hui ; les équipes rencontrées en Californie, en Italie, en Amérique du Sud au contact desquelles il a peu à peu élaboré sa conception de la complexité ; ou encore le cercle du CRESP, avec les anciens de *Socialisme ou Barbarie*, Claude Lefort et Cornelius Castoriadis.

Il décrit certains de ses moments de vie extatiques, « ces extases personnelles ou collectives où je me suis retrouvé en me perdant », le plus intense peut-être étant ces « providences toscanes », où, seul dans une maison isolée il a rédigé en quelques semaines les chapitres introductifs de *La Méthode*, dans un état d'exaltation absolu, également porté par une haute « combustion amoureuse », « ce feu d'amour qui allume et maintient à forte température mon haut-fourneau intérieur ».

Au fil des pages s'insèrent à l'occasion des notations sur son présent, le déclin physique, le souvenir mélancolique des temps à jamais perdus. Il dresse un portrait lumineux de Sabah, sa dernière épouse, rencontrée en 2009 qui lui donne jeunesse dans sa vieillesse car « l'amour et la tendresse sont eaux de jouvence, meilleurs que la gelée royale ou le ginseng ». Avec elle, dans son monde rétréci, il peut se sentir encore participer à l'aventure humaine avec curiosité, ardeur, émerveillement, avec l'espoir en l'improbable alors que les menaces s'accumulent sur la planète.

D'autres moments autobiographiques

D'autres œuvres expriment l'importance que Morin accorde à la démarche autobiographique :

Autocritique, consacré à l'analyse du rapport qu'il a entretenu avec le communisme et publié dès 1958 en est un premier exemple. Il veut comprendre ce qui l'a conduit à une adhésion quasi-mystique au Parti communiste. Certes il partage cet engouement qui a des explications historiques générales avec beaucoup d'intellectuels de sa génération, mais il ne se contente pas de celles-ci, il veut analyser ce qu'il en est pour lui-même personnellement. Il lui faut pour cela tenter de « se dédoubler en observateur/observé » et procéder à « une autocritique nécessairement mêlée à une autobiographie politique qui a pour ressort non une dénonciation mais l'élucidation d'une psycho-logique ».

Il décrit les chemins longs et difficiles qu'il a dû suivre pour aboutir à un « défroquage intégral ». Pourquoi, alors même qu'il a perçu très vite le stalinisme comme « horrible », lui a-t-il fallu longtemps pour prendre de la distance, pourquoi a-t-il vécu de façon si terrible son exclusion en 1951 ? « On m'avait arraché du parti qui concentrait en lui les puissances maternelles et paternelles et j'en étais devenu orphelin ».

L'exclusion est comme un « malheur d'enfant. Énorme et très court ». Elle ramène la terreur de « son orphelinage précoce, matrice de ses besoins de ferveur et de son sentiment du néant ». Elle est aussi « comme une étoile jaune », faisant de lui « un juif au carré ». Mais, au-delà du moment de sidération, elle le mène sur de nouveaux chemins, l'aide à construire sa propre « auto-éthique » qui lui permet de ne plus se vivre comme un parjure à ses idéaux, l'engage à dépasser le marxisme et à placer au cœur de sa réflexion l'homme dans sa totalité biologique et psychique et non pas seulement dans ses déterminants économiques et sociaux.

Avec *Vidal et les siens*, livre d'autobiographie familiale, centré sur la figure de son père, Vidal Nahum, et commencé dès 1984 peu après le décès de celui-ci, Edgar Morin se penche sur une part de lui-même qu'il avait jusque-là peu explorée. Vidal est un juif originaire de Salonique, arrivé en France en 1916, dans la tourmente de la guerre mondiale. Le livre est à la fois un bel hommage filial et un récit historique passionnant. Parmi les juifs séfarades de Salonique, ceux qui, comme sa famille, avaient transité par l'Italie et par la ville de Livourne, formaient une élite économique et culturelle, acquise aux Lumières et très occidentalisée, en rupture avec la culture rabbinique traditionnelle. S'il s'est longtemps senti éloigné de son père et peu marqué par sa culture, il se retrouve néanmoins dans le message porté par ce néo-marranisme, au point de contact de l'Orient et de l'Occident, marqué par la vieille culture judéo-espagnole mais laïcisé, étranger à l'idée de l'état nation et poly-patrie plutôt qu'apatride : « le message des marranes, lorsqu'il devient laïcisé rejoint celui de l'humanisme des gentils : au-delà de la division des peuples et des croyances, il y a le peuple des humains dont la planète Terre est la Patrie ».

Dans *Mes démons*, paru en 1994, Morin s'efforce de rechercher au fond de lui-même, au-delà (ou plutôt en deçà) de ce qu'ont été les déterminants politiques ou d'origine ethnique, « ces forces puissantes auxquelles nous obéissons sans le savoir qui, comme le daimôn de Socrate sont des entités spirituelles à la fois intérieures et supérieures à nous » et qui modèlent nos parcours.

Notre auteur a également tenu des journaux à différents moments de sa vie. La plupart d'entre eux ont été regroupés en deux volumes parus au Seuil en 2012. Certains relèvent du journal d'enquête, assez classique en sociologie, dans lequel l'auteur raconte la recherche en train de se faire, en constituant une sorte de « making of ». Ainsi en est-il notamment du *Journal de Plozévet* ou du *Journal de Californie*. Mais tout en notant ses observations objectives et la progression de ses recherches, il insiste sur ses propres réactions subjectives, sur ce que son enquête remue et travaille en lui. Il s'agit dit-il de faire « le plein emploi de la subjectivité et le plein emploi de l'objectivité ».

D'autres journaux, dont la publication n'était pas envisagée au départ, sont conçus avant tout comme des outils d'auto-analyse. Ainsi en est-il du *Vif du sujet*, rédigé en 1962 au sortir de la grave maladie qui faillit l'emporter, « un gros manuscrit, écrit pour moi-même, dans un but d'auto-élucidation ». « Les autres livres, dit-il, étaient de moi, celui-ci est moi ». Il ne compte pas publier « ce chaos » ni non plus le retravailler, « ce qui serait le dénaturer ». Mais il le fera pourtant quelques années plus tard : « le souffle de Mai 68 me pousse à oser me révéler comme "sujet" ». Relèvent de la même démarche des journaux comme *Krisis*, évoquant une crise personnelle en 1987, ou ceux des années 1994 et 1995, enfin *Années cruelles*, journal tenu pendant la maladie de son épouse Edwige. Il les présente ainsi : « Évidemment ce type de journal n'a rien d'un journal littéraire, ce qu'on m'a reproché comme une carence ; il vise non à me statufier dans des poses nobles mais à me déstatufier comme personne ordinaire, ne cachant pas nombre de mes manques et erreurs. Ce n'est pas non plus un journal "total" car il ne dit rien de ce qui se passe au-dessous de la ceinture et tait bien des épisodes de vie souterraine ».

Aux sources de l'élaboration théorique

On voit donc par ces multiples exemples la part considérable que l'exploration autobiographique tient dans la démarche de Morin. Il ne s'agit pas chez lui d'une part distincte de l'ensemble de l'œuvre, un récit de soi traçant le bilan d'un parcours, comme une sorte de supplément d'âme. Elle est ici part constitutive de la réflexion et de l'élaboration théorique.

Il le dit clairement dans sa vaste somme, *La Méthode* : « Je n'écris pas d'une tour qui me soustrait à la vie, mais au creux d'un tourbillon qui m'implique dans ma vie et dans la vie ». Il lie les principaux tournants qui ont marqué son avancée théorique à l'élucidation progressive de sa personnalité profonde.

« Caminante », intitule-t-il un des chapitres de *Mes démons*, marquant ainsi que c'est bien la façon dont il a lui-même cheminé au milieu des événements collectifs et des rencontres, qui est la matrice de cette élucidation de lui-même.

De là résultent les réorganisations successives de sa pensée, le faisant passer de la conception hégéliano-marxiste de ses années communistes, à une approche globale de la complexité anthropologique, lui permettant de prendre en compte l'homme dans sa totalité.

Il retrouve au cœur de lui-même des dichotomies toujours à l'œuvre entre le doute et la foi, entre le rationalisme et le mysticisme, entre l'espoir et le désespoir, entre la raison et la folie. Et c'est dans ce « trou noir de mes dix ans », cet absolu de présence de la mort au sein de la vie, qu'il trouve « la source vive » et toujours agissante de ces dichotomies. Les contradictions apparaissent ainsi au cœur de sa pensée comme de sa pratique. Elles ne s'inscrivent plus dans une conception dialectique dans laquelle elles peuvent être dépassées dans une synthèse créatrice. Il les voit désormais comme dialogiques, indépassables, mais forces motrices qui propulsent les individus comme les sociétés.

Et ce sont elles aussi qui rendent compte de sa présence continue au monde, de sa volonté de tenter d'intervenir encore et toujours, alors même que la Terre-Patrie paraît vouée à la catastrophe, bref de résister et, par-là, de s'affirmer, simplement et totalement Homme.

Bernard Massip

Encadré

Dans la production pléthorique d'Edgar Morin, on retiendra plus particulièrement comme expression de la part autobiographique de sa démarche les ouvrages suivants :

Autocritique, 1958 ; nouvelle édition, collection Poche politique du Seuil, 1975, 260 p.

Vidal et les siens, Seuil, 1989, 372 p.

Mes démons, Stock, 1994 ; nouvelle édition, collection Un ordre d'idées, 2008, 332 p.

Journal 1962-1987 et Journal 1992-2010, Seuil, 2012, 1200 et 1296 p.

Les souvenirs viennent à ma rencontre, Fayard, 2019, 760 p.